

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

ADRESSE AUX PATRONS DES
Mélanges Religieux.

Il est d'usage au commencement de chaque année de faire des souhaits heureux, j'aime cette coutume. Mais comme le ciel sur nos souhaits ne règle pas les choses, je rappellerai à l'attention des lecteurs quelque chose de plus sérieux, je veux parler de la rapidité avec laquelle le tems s'échappe et nous fuit.

Qui me dévoilera l'instant qui t'a vu naître?
O *Tems!* quel œil remonte aux sources de ton être?
Sans doute ton berceau touche à l'éternité.
Quand rien n'était encore enseveli dans l'ombre
De cet abîme sombre,
Ton germe y reposait, mais sans activité.

Du chaos tout-à-coup les portes s'ébranlèrent,
Des soleils allumés les feux étincelèrent;
Tu naquis; l'Éternel te prescrivit ta loi.
Il dit au Mouvement: Du *Tems* sois la mesure;
Il dit à la Nature:
Le *Tems* sera pour vous, l'Éternité pour moi.

Dieu, telle est ton essence: oui, l'océan des âges
Roule, au-dessous de toi, sur tes frères ouvrages;
Mais il n'approche pas de ton trône immortel.
Des millions de jours, qui l'un l'autre s'effacent,
Des siècles qui s'entassent,
Sont comme le néant au yeux de l'Éternel.

Mais moi, sur cet amas de fange et de poussière,
En vain contre le *Tems* je cherche une barrière,
Son vol impétueux me presse et me poursuit.
Je n'occupe qu'un point de la vaste étendue,
Et mon ame éperdue

Sous mes pas chancelans, voit ce point qui s'enfuit.
De la destruction tout m'offre des images;
Mon œil épouvanté ne voit que des ravages;

Ici, de vieux tombeaux que la mousse a couverts;
Là, des murs abattus, des colonnes brisées,
Des villes embrasées;
Par-tout les pas du *Tems* empreints sur l'univers.

Cieux, terres, élémens, tout est en sa puissance.
Mais, tandis que sa main, dans la nuit du silence,
Du fragile univers sape les fondemens,
Sur des ailes de feu, loin du monde élançée,
Mon active pensée
Plane sur les débris entassés par le *Tems*.

THOMAS (*Ode sur le Temps*).

'Si le tems passe avec tant de rapidité, l'emploierons-nous dans les folles joies, et les faux plaisirs du monde? Non.

Quel est du vrai Plaisir la fidèle compagne?
Tout dit: c'est la *Vertu*; c'est là qu'est le bonheur.
Qu'il est beau! qu'il est grand! ce mot d'un vieil auteur
Qui s'écriait: "Grand Dieu! veux-tu punir le Vice?
"Montre-lui la *Vertu*, qu'il la voie, et frémissse!"
Quoiqu'amante du Vrai, fille de la Raison,
Qui, mieux qu'elle, connaît la douce Illusion?
De l'Espoir précédée et du Plaisir suivie,
Elle seule embellit tout le cours de la vie.
Vers l'avenir obscur jette-t-elle les yeux?
Au-delà de la vie elle aperçoit les cieux.
Revient-elle au présent! déjà, pour récompense,
Elle a de ses bienfaits la douce conscience,

Et si le souvenir n'en est pas effacé.
Avec quel doux transport elle voit le passé!
Cicéron nous l'a dit, les jours de la vieillesse
Empruntent leur bonheur d'une sage jeunesse.
DEUILLE. (*Imagination*).

LES OMBRES DE DESCARTES, KANT ET JOUFFEROY.

A M. COUSIN;

Par un professeur de Philosophie

Voici un de ces ouvrages que l'on voit avec plaisir se multiplier aujourd'hui sous la plume du clergé, pour la plus grande paix de l'Eglise de France. *Connais le temps*, disait un ancien; or évidemment l'esprit du temps actuel est philosophique; c'est par une fausse science, sans doute, qu'il s'est égaré; mais c'est par la science seule peut-être qu'on le ramènera plus aisément à la foi: Luther et Calvin, avec leur *sens privé* et leur *esprit d'examen*, n'ont été eux-mêmes que des philosophes, et ils en eussent porté le titre, s'ils n'avaient admis une révélation et passé leur vie à troubler leur patrie, et à bouleverser l'Eglise.

Mais, depuis Luther et Calvin, on n'a véritablement affaire qu'avec des philosophes; et ne nous en étonnons pas; car Luther et Calvin, frappés à mort par le concile de Trente, expirèrent sous la vigoureuse polémique de l'évêque de Meaux.

Remarquons bien que, dans nos deux révolutions de 1789 et de 1830, c'est-à-dire, dans ces grands mouvemens où la Providence de Dieu semble livrer l'humanité à elle-même, le protestantisme n'a joué aucun rôle contre nous. Or, si le protestantisme est sans zèle, il est donc sans foi; et s'il n'a plus de haine, l'esprit d'erreur vivace, l'hérésie proprement dite, est donc plus dans l'âme de nos frères; le protestantisme, comme religion, est donc mort. Il ne reste de lui que ce qu'on a si bien nommé le *parti protestant*, ou le *rationalisme*.

Devons-nous nous en réjouir? Non, mais nous en effrayer, si la philosophie n'est vaincue par le catholicisme; car, sans cette victoire, les protestans ne redeviendront pas catholiques, mais se jetèrent dans un rationalisme factieux, qui n'est que celui de Voltaire et de Rousseau. On le voit bien par le mouvement insurrectionnel qui agite aujourd'hui l'Allemagne, la patrie de Luther, et qui ensangante la Suisse, où Calvin dogmatisait.

Ce n'est plus l'hérésie, mais c'est le déisme révolutionnaire, couvert d'un masque religieux, qui conspirera contre Rome.

En religion, comme en politique, la vérité n'a donc plus pour ennemis que des philosophes, depuis longtemps. Nos révolutionnaires du jour, qu'ils aient le pouvoir ou qu'ils intriguent pour l'obtenir, ne sont que de libres penseurs qui, nés de nos deux révolutions, passent de la tribune des journaux à celle des chambres, et de la chaire des Facultés aux fauteuils des hommes d'Etat, pour y exercer le pouvoir en Bonapartes pacifiques, c'est-à-dire en monopoleurs, en centralisateurs et en despotes.

Il faut donc que les philosophes soient vaincus par le catholicisme, si l'on veut que la liberté règne dans le monde politique, associé au pouvoir.

Bonaparte, après avoir mis la révolution à ses pieds, organisa avec génie le pouvoir, mais non pas la liberté, que le catholicisme seul a toujours protégée; car le catholicisme seul a affranchi les esclaves; et le premier des gouvernemens représentatifs ne vient que de l'Eglise.

Louis XVIII, héritier de la plus antique race royale, ayant reconquis le trône de ses pères, crut pouvoir impunément octroyer une charte libérale à la France. La chambre introuvable de 1815 était entrée dans ses vues, mais la philosophie impie s'en effraya, parce que tout allait s'organiser nationalement sans elle; elle conspira pour *décatholiciser* la France, la priver de ses libertés en l'asservissant à la censure et au monopole.

Donc, le seul ennemi du pouvoir et de la liberté du culte et du sacerdoce, c'est la fausse philosophie du jour, qui n'est, quoiqu'elle fasse et quelle dise, que celle de Voltaire et de Rousseau.

Nous approuvons et nous encourageons de tout notre cœur le zèle et les efforts de quelques prêtres pleins de charité et de talents, qui luttent par leurs écrits et par leurs discours contre la fausse science du siècle.

Quels sont les orateurs qui ont obtenu le plus de succès en ces derniers temps à Paris, au centre même de la lutte philosophique? Ne sont-ce pas ceux qui, comme les Frayssinous, les de Ravignan et les Lacordaire, prêchent non pas seulement en docteurs, mais encore en philosophes? Et quels sont

les prêtres pour qui le monde même n'a eu que des paroles de bénédiction, et devant qui les populations s'émurent et les grandeurs de la terre s'humiliaient de notre temps ? Ce furent des orateurs missionnaires, tels que les Ranzan, les Forbin-Janson, les Fayet, les Guyon et Pillustre et pieux de Maccairhy. En un mot, ce sont ceux qui se recommandent, aux yeux des peuples, par leur charité, leur zèle et leur talent évangélique. Le salut est donc à savoir et à aimer.

Nous ne pouvons que louer l'auteur des *Ombres*, d'avoir marché sur de telles traces, et écrit son livre avec un esprit philosophique et avec un cœur tout aimant. Il ne disserte pas seulement pour convaincre, mais pour convertir ; il veut avoir raison, mais surtout être aimé. Nous le félicitons de ces nobles et pieux sentimens. Cependant notre critique sera et doit être impartiale pour son livre. Nous ne comprenons pas autrement le rôle de journaliste.

Et d'abord, n'est-ce pas à un seul homme qu'il fallait s'en prendre ? M. Cousin est-il le seul philosophe coupable de l'époque ? Nous ne sommes plus aux temps où les doctrines philosophiques d'un siècle se personnifiaient dans un seul homme. Notre temps, résumé pour ainsi dire de tous les âges de la monarchie française, est éclectique, ou encyclopédique, comme le dernier des temps de la Grèce, où il y eut encore des écoles fameuses telles que celle d'Alexandrie, mais où il n'y eut plus de chef d'école digne de marcher à côté des Thalès, des Pythagore, des Socrate, des Aristote, des Platon et des Zénon.

M. Cousin exerce de l'influence, mais moins par ses livres que par ses fonctions. Il n'a point de philosophie à lui, ni par conséquent de disciples qui jurent sur sa parole. *Ipse dixit*, le maître l'a dit, cette parole n'est pas de notre temps. Ecossais avec Reyer-Collard, allemand avec Kant, français avec Descartes, selon les temps où il a étudié ces philosophes, M. Cousin n'a pas de doctrines qui le caractérisent. Il est sans maîtres comme sans disciples.

M. Cousin n'est qu'un orateur devenu philosophe par état. Il a su se passionner pour les livres qu'il lisait, et exposer les doctrines des maîtres avec éloquence : il n'est pas philosophe par son propre génie. Cette parole : *Ipse dixit*, le maître l'a dit, ne peut donc être prononcée par aucun penseur de la France, en faveur de celui qui l'a prononcée pour tous les chefs d'école de la Grèce ancienne et de l'Europe moderne. Nous n'en félicitons pas moins l'auteur des *Ombres* pour ses bonnes et excellentes intentions envers M. Cousin. Ce n'est pas seulement une spirituelle et élégante composition que son livre, c'est encore une très-louable action. M. Cousin ne peut lui savoir aucun mauvais gré d'un livre agréable et instructif où l'on veut ramener le suppléant de Royer-Collard à la foi catholique que, comme son maître, il a sucée avec le lait d'une pieuse mère.

« Notre science est fort peu de chose ; elle périra, dit l'Apôtre ; mais la charité demeure. » Elle vaut mieux que la science, sans nul doute.

L'auteur a divisé son livre en trois parties : 1^o *apparition de l'ombre de Descartes*, qui fait voir comment M. Cousin n'est plus catholique ; 2^o *apparition de Kant*, qui lui prouve qu'il n'est plus chrétien ; 3^o *apparition de Xénocrite*, qui lui montre qu'il n'est pas même déiste.

Ces trois points sont en effet démontrés dans le livre, et il ne reste aucun doute dans l'esprit des lecteurs.

Mais il y a une observation fort importante à faire pour la pacification des esprits et des cœurs. On ne doit pas confondre M. Cousin philosophe avec M. Cousin orateur. La philosophie actuelle, dans sa sphère la plus élevée, est spiritualiste, amie de la religion, et même favorable au catholicisme. Cependant, comme elle n'a encore étudié que la psychologie, elle est forcée assez souvent de parler de choses qu'elle ignore, et alors c'est la passion de l'homme, et non la raison du savant, qui enseigne. Or, si le cœur est nécessaire pour faire de la science, il ne suffit point ; il faut encore l'esprit. C'est pourquoi, si les livres philosophiques du jour ne sont pas catholiques, nous n'en affirmons pas moins que la science du jour l'est par ses tendances et par sa méthode éclectique ; le seul mal est que, pour arriver plus tôt à la richesse et aux honneurs, les philosophes de notre temps ont trop de hâte de se faire imprimer.

Pour ramener les penseurs du siècle à la foi, il est donc nécessaire d'abord de les bien lire, et de ne les combattre ensuite qu'avec des raisons scientifiques, et jamais avec des injures, ni avec des fins de non-recevoir. L'auteur des *Ombres* a lu M. Cousin, et il le réfute avec science et modération ; il n'a pas su faire cependant la réflexion que nous faisons en faveur de notre époque.

Quant à son plan et à sa méthode de philosophe, nous ne les louerons ni ne les condamnerons.

On croit beaucoup trop, parmi les gens religieux, que le siècle n'est pas assez sérieux pour lire des livres de philosophie s'ils ne sont écrits en style agréable et plaisant, comme de PLATON-POLICHINELLE, ou avec des formes dramatiques, comme celles du livre des *Ombres*. On se trompe : le siècle est au contraire très-philosophique et très-sérieux, mais impuissant, parce que la religion lui manque. L'homme des temps anciens, c'était le héros ou le sage ; mais l'homme des temps modernes, qu'on ne se fasse pas d'illusion, c'est le prêtre ; car la société moderne est catholique, et non pas païenne. M. Maret a écrit avec un esprit fort sérieux des livres philosophiques ; et, malgré des défauts de méthode et même de style, ils ont obtenu un succès qui leur était dû. M. de Maistre, de Bonald, M. de Chateaubriand et M. de La Mennais ont eu leurs lecteurs, même au sortir des orgies de 93 ; pour quoi n'en aurait-on plus aujourd'hui ?

Quant au style de l'auteur des *Ombres*, il n'a ni la chaleur, ni l'éclat, ni

la profondeur, ni la sublimité de ces derniers ; mais la pureté, l'élégance et l'intérêt du premier.

Le livre des *Ombres* est donc un bon livre, et pour le fond et pour la forme ; mais il n'a rien qui puisse en faire un livre à part. Toutes les pensées de l'auteur appartiennent au domaine commun, dans ce sens que tout ce que l'auteur a pensé, le plus grand nombre de ses lecteurs l'eussent pensé comme lui, en s'occupant du même sujet. Mais il reste à l'auteur, outre la forme dramatique, son esprit de modération, de conciliation et d'amour.

M. de Maistre a fait observer avec beaucoup de raison que, lorsque les protestans combattent les incrédules, ils sont calmes, dignes et très-charitables ; mais que leurs plus grands écrivains n'ont jamais pu discuter avec les catholiques sans se montrer passionnés, colères, méprisans ; d'où M. de Maistre conclut que l'écrivain qui insulte, prouve excellemment à ses lecteurs qu'il n'est pas convaincu de la vérité qu'il défend.

Donc tout écrivain religieux qui injurie ses adversaires, au lieu de réfuter leurs doctrines philosophiques, ne manque de charité, selon M. de Maistre, que parce qu'il manque de conviction et de savoir. On comprend bien qu'il y a quelques exceptions à faire, ne fût-ce qu'en faveur de l'école Lammennaisienne et de son chef célèbre, qui méritent rudement leurs adversaires, se plaignant toujours qu'on ne les comprit pas.

Du moins, l'auteur du livre des *Ombres* a droit à un dernier éloge de notre part ; sa manière d'écrire prouve qu'il a pleinement raison contre M. Cousin.

Puissent donc se former beaucoup d'écrivains religieux qui ressemblent à notre auteur, et le clergé reconquerra, avec la triple autorité de sa foi, de sa science et de son amour, le sceptre du monde moral. Le catholicisme se meurt, dit-on ; nous croyons qu'il est plein de force, et qu'une nouvelle ère de grandeur s'ouvre devant lui, au nom même de la philosophie et de la liberté.

Nous ne pouvons mieux faire que de citer sur ce sujet les paroles de l'auteur des *Ombres* :

« Le catholicisme est un tronc vigoureux qui a jeté de larges et profondes racines, qu'il n'appartient ni à quelques hommes ni à quelques siècles de détruire. Plein de vie et de fécondité, comme au jour de sa jeunesse, le catholicisme impose sa croyance à 160 millions d'intelligences, et appelle des milliers de sauvages à la triple vie intellectuelle, sociale et surnaturelle. Depuis les montagnes glaciales de l'Amérique du Nord, jusqu'aux plaines brûlantes de l'Afrique ; depuis les îles de l'Océanie jusqu'à la Corée, cet arbre de vie présente aux enfans de la rare humaine le fruit de son immortalité. Partout le catholicisme nourrit le pauvre, protège la veuve, soutient l'orphelin, soulage le malade, console les malheureux et arrache, par l'héroïsme de la charité, des cris d'admiration à ceux même qui ne le connaissent pas. Assurément une religion vieillie, usée et agonisante, ne saurait enfanter ces prodiges. »

« Longtemps avant nous, il y a eu des esprits téméraires et aveuglés qui ont osé déclarer la guerre au catholicisme, et annoncer pompeusement sa mort prochaine ; à quoi ont abouti leurs efforts insensés ? Immobile comme un roc au milieu des mers, ce géant a vu submerger et disparaître à ses côtés tous ses ennemis... »

« ... M. Lheimmier disait un jour, du haut de sa chaire : « Pour ma part, je suis revenu à croire que le catholicisme contient encore des trésors à répandre sur les peuples ; que, roi de la terre pour longtemps encore, ce qu'on lui reproche est tout-à-fait insignifiant, et qu'on s'est trop hâté de sonner ses funérailles. »

Ami de la Religion.

Nous nous faisons un devoir d'insérer dans notre feuille les procédés d'une assemblée des Prêtres des Archiprêtres de Chambly et de St. Jean Dorchester, tenue le 23 décembre, à Ste. Marie de Monnoir, au sujet des *Mélanges Religieux*.

Messieurs les Curés des cantons de Chambly et de Saint-Jean-Dorchester, réunis le 23 courant, chez M. Girouard, curé de Ste.-Marie de Monnoir sur l'invitation qui leur en avait été faite, après s'être constitués en assemblée régulière sous la présidence de Messire Mignault archiprêtre, curé de Chambly, M. Laroque curé de St.-Jean, ayant été prié d'agir comme secrétaire, ont pris en considération l'annonce faite à leurs lecteurs dans leur numéro du 25 dernier, par Messieurs les Éditeurs des *Mélanges Religieux*, de leur intention de cesser la publication de ce journal ; et après examen et discussion, ils ont unanimement adopté les résolutions suivantes :

1^o. Que les *Mélanges Religieux*, comme toute œuvre de ce genre à son origine, ont dû être exposés à des défauts, ou à des imperfections auxquelles s'attendaient bien ceux mêmes qui s'étaient intéressés davantage à leur établissement.

2^o. Que ce journal néanmoins, à l'estime de l'assemblée, a bien dans l'ensemble, son mérite particulier ; et peut-être comparé à toute autre publication périodique faite en ce pays, et à beaucoup de celles faites à l'étranger :

3^o. Que ce journal auquel le temps ne peut manquer d'apporter des améliorations, a jusqu'ici rempli d'une manière assez satisfaisante les fins pour lesquelles il a été établi : savoir : La défense de la religion, la dissémination des principes de bon ordre et de morale publique, et la diffusion des nouvelles religieuses propres à intéresser le lecteur catholique :

4^o. Que ce serait en conséquence une véritable peine pour tous

membres de cette assemblée, si la publication de ce journal allait être arrêtée, comme il a été annoncé :

5°. Que Messieurs les éditeurs du journal, avant de perdre courage, et de passer aux reproches un peu secs, contenus dans leur annonce du 28 novembre dernier, auraient pu faire connaître aux amis du journal par un exposé circonstancié de l'état de leurs affaires, le montant précis des pertes qu'ils éprouvent pour le soutien de l'œuvre :

6°. Que vu les détails fournis à l'assemblée par M. le Président d'après une lettre à lui adressée en date du 15 courant par M. le Grand Vicairé Hudon ; il y aurait disgrâce à supposer que Messieurs les éditeurs du journal n'eussent point trouvé dans la générosité de leurs confrères d'habit et d'état, de quoi subvenir au déficit assez peu considérable, mentionné dans cette lettre : Et que le peu de bon vouloir manifesté à leur venir en aide doit être attribué à l'ignorance où l'on était, auprès comme loin d'eux, du véritable état de leurs affaires :

7°. Qu'il n'y a nullement à douter que tous les ecclésiastiques du diocèse de Montréal connaissant comme les membres de cette assemblée, qu'il ne s'agit que d'une somme assez modique pour pouvoir continuer une œuvre aussi désirable que la publication d'un journal religieux, dont l'existence ne peut manquer de devenir de plus en plus nécessaire ; chacun se fera un devoir, malgré l'état de gêne où il pourrait se trouver par suite des mauvaises récoltes des années dernières, de s'imposer quelque sacrifice pour le soutien de cette œuvre importante et pressante : (1)

8°. Que les membres de cette assemblée osent se flatter que leurs confrères des différentes parties du diocèse, voudront bien s'occuper comme eux de l'œuvre en question, et aviser aux moyens de la soutenir :

9°. Qu'ils osent même se flatter que Messieurs les ecclésiastiques du diocèse de Québec, qui ont eu et qui ont encore tant d'intérêts religieux communs avec ceux du diocèse de Montréal, travaillant tous ensemble à la culture d'une vigne, divisée depuis quelques années, mais qui fut si longtemps la même, voudront bien se joindre à eux pour le soutien de cette œuvre qui semble devoir être commune :

10°. Que le moyen de la soutenir serait, selon les membres de cette assemblée, une souscription qui devrait produire environ £100 ; et en conséquence il en a été immédiatement établi une entre eux, dont le montant a été déposé entre les mains de M. Président :

11°. Que copie des présentes résolutions soit adressée à Messieurs les éditeurs des *Mélanges Religieux*, avec prière de les insérer le plus tôt possible dans leur journal, et que des remerciements soient votés à M. le Président etc. etc

Fait à Ste. Marie de Monnoir, le vingt-trois décembre 1845.

(Signé) P. M. MIGNAULT, PTR. PRÉS.

C. LAROQUE PTR. SECR.

BULLETIN.

Défense des Jésuites par le Rév. J. Birmingham, contre l'Albion de New-York (suite et fin).—Mgr. de Drasa.—Conversions au catholicisme.—Bruil probable de l'arrivée du Czar dans la capitale du monde chrétien.—Etat misérable de la religion parmi les schismatiques-grecs.—Catholicisme dans la Norvège.

« Ils peuvent promptement découvrir le loup sous la peau de la brebis, n'importe que la toison soit longue et brillante, et ils réussissent presque toujours à faire tomber le masque et à découvrir au troupeau de J-

(1) Nous croyons devoir faire une observation sur la 6e. et la 7e. de ces résolutions. Deux lettres ont été écrites par M. le G. V. Hudon, à M. Mignault président de l'assemblée de Ste. Marie, au sujet du déficit qu'éprouvent les gérants des *Mélanges*. Dans la première, qui était jugée n'être qu'une missive confidentielle l'on ne mentionnait que les plus pressans besoins auxquels il fallait pourvoir, dans la seconde que l'on savait devoir être produite à l'assemblée, l'on entrait dans plus de détails, et l'on exprimait quelque chose de plus précis sur les moyens à prendre pour favoriser la publication de ce journal ; mais cette dernière lettre n'a pas été remise à son adresse avant la susdite assemblée ; les Messieurs qui la composaient n'ont pas eu, par conséquent, tous les renseignements qui leur étaient nécessaires, car le déficit dont il était fait mention dans la première lettre, ne comprenait pas, à beaucoup près, tout ce que doivent les *Mélanges*. Quant à ce qui regarde l'ignorance où étaient les membres de l'assemblée du véritable état pécuniaire du journal, nous pensons qu'outre les informations que plusieurs souscripteurs avaient pu recevoir privément, celles qui leur avaient été données lors de la retraite pastorale de 1844 suffisaient pour le leur faire connaître ; personne n'aime à afficher publiquement sa misère. Il est bien certain que si tous les souscripteurs eussent payé régulièrement, nous n'aurions pas eu tant de raisons de nous plaindre, mais nous ne voyons pas qu'un pauvre créancier mérite condamnation parce que ses débiteurs ne le payent pas.

Puis que nous en sommes sur cet article, tout en offrant nos remerciements aux MM. de l'assemblée tenue à Ste. Marie, nous devons dire que malgré notre bonne volonté de continuer le journal, lors même qu'on nous viendrait en aide pour le tirer de l'embarras du moment, il faudrait de plus une augmentation de souscripteurs qui le mit à l'abri du danger d'y retomber.

NOTE ÉDITORIALE.

C. *la peau, la forme et les desseins cachés de l'animal.* Il ne faut pas s'étonner alors si les scélérats et les malfaiteurs que les Jésuites découvrent, avertissent, condamnent, corrigent, font connaître quand il est nécessaire, fassent des sorties contre eux à la première occasion, et les attaquent par leurs reproches et par leurs calomnies. Notre Sauveur fut accusé pour la même raison : ses miracles même, comme ceux de chasser les démons étaient attribués à Beelzébut !” “ Le disciple n'est pas au-dessus du maître :” et ainsi les Jésuites et autres qui sont injuriés sans aucune raison, devraient plutôt se réjouir avec les apôtres : “ qui se retirèrent du conseil remplis de joie, de ce qu'ils avaient été trouvés dignes de souffrir quelque chose pour le nom du Seigneur Jésus, act. v. 4.”

“ On leur porte envie : Sanazzare, poète italien, étant interrogé par des médecins avec qui il était en société, quel serait le meilleur remède pour guérir la faiblesse de la vue, leur répondit : “ que l'envie était le meilleur remède pour restaurer promptement la vue.” Rien n'est plus vrai à l'égard des Jésuites. Leur savoir, leurs vertus, leur piété, leur réputation sont un sujet d'envie pour tous ceux dont les vices contraires sont plus visibles et plus hideux par le contraste. C'est une faiblesse commune à l'humanité dégénérée d'envier et de diffamer le mérite auquel elle ne peut atteindre : semblables aux chauves-souris, il y a des hommes qui sont aveugles, et qui vivent retirés pendant le jour, et ne se font remarquer par leur activité et leur nuisance que la nuit, lorsque les ténèbres favorisent leur apparence, et les rend capables de voltiger çà et là, sans s'éblouir tout-à-fait les yeux. L'éclat resplendissant des talents des Jésuites, et leur bonne réputation, restent sans tache, leurs ennemis, en se soustrayant à cet état qui les offusque, vont se cacher dans les murailles et dans les fentes : c'est là où leur jalousie toujours piquante fabrique des flèches empoisonnées, pour les lancer à la première occasion sur quelque génie brillant, ou sur quelque réputation sans tache.

“ Les Jésuites sont inconnus. C'est peut-être le plus grand mal qu'ils endurent. Mais pour cela, il faudrait les regarder d'un autre œil et sous un jour différent. C'est parce qu'ils ne sont pas assez connus, qu'on les a si grossièrement dépeints et injuriés : on verra dans le trait suivant tiré de Bonaventure Girodeau, une explication heureuse d'un fait plaisant arrivé à la mort d'un Jésuite allemand. Ce Jésuite dont le nom est Tannez, homme pieux et savant, allait de Prague à Inspruck, dans l'espérance que l'air de son pays rétablirait sa santé. Devenu incapable de supporter les fatigues du voyage, il mourut dans un certain village qui était sur son chemin. Le magistrat du lieu, se rendit aussitôt à la maison, et en faisant inventaire de son petit bagage, il trouva une petite boîte dont la structure singulière fit soupçonner du mystère : elle était noire, toute de bois avec une glace. Mais grande fut la surprise du premier qui regarda dans la glace placée sur le dessus : se retirant tout effrayé, il se mit à crier, je te renonce Satan : la même frayeur se fit sentir à tous ceux qui furent assez hardis pour regarder à travers la glace. Voici ce qui en était ; il voyait dans cette boîte un animal vivant, noir, énorme et épouvantable, d'une longueur immense, et armé de cornes menaçantes. L'épouvante était générale, et personne ne savait que penser d'un si horrible monstre, lorsqu'un jeune monsieur qui venait de terminer son cours de philosophie, fit observer à l'assemblée que l'animal qui était dans la boîte, était beaucoup plus grand que la boîte même : qu'en conséquence le contenu était plus grand que le contenant ; ce qui était contraire à tous les principes de la philosophie et dérogeait par conséquent aux lois de la nature : il en concluait que l'animal n'était point matériel, il fallait donc que ce fût quelque esprit sous la forme d'un animal. Cette observation fut reçue avec un applaudissement universel, et chacun resta persuadé que c'était le diable lui-même qui était dans la boîte. Quand à la personne qui avait apporté la boîte, on en conclut avec quelque apparence d'évidence, qu'elle n'avait agi que pour une mauvaise fin, et que ce ne pouvait être qu'un sorcier. Le récit de cette aventure se répandit très loin, et une immense foule de peuple venait à la maison pour regarder dans la boîte, et chacun en s'en retournant, disait à ceux qu'il rencontrait : “ J'ai vu le diable aujourd'hui.” Le magistrat condamna le défunt à être privé des honneurs de la sépulture ecclésiastique, et donna ordre au curé de faire les exorcismes de l'église pour chasser le diable de la boîte, et de transporter le mort hors du canton.

“ La sentence du juge ne s'étendit pas plus loin : mais les politiques du

village poussèrent leurs réflexions bien au-delà. Suivant eux la sorcellerie du père Tanner devait être commune à toute la société, et en conséquence, ils en conclurent qu'il n'était que très-juste, de porter une sentence qui s'étendit à tous les Jésuites, suivant ces expressions de Virgile : "*Crimine ab uno disce omnes*," d'après le crime d'un seul, apprenez à les connaître tous. Pendant que chacun avait l'esprit préoccupé de ce prodige ou plutôt de ce scandale, et que toutes les têtes étaient exaltées d'une manière difficile à décrire, un philosophe prussien passa par hasard dans ce village. Les habitans du lieu ne manquèrent pas de l'entretenir des nouvelles du jour : mais lorsqu'il les entendit parler de la conjuration des Jésuites, et lui assurer que le diable était dans une boîte, il se mit à rire de toutes ses forces, et de la nouvelle merveilleuse et de ceux qui la rapportaient. Cependant visité par les principaux citoyens et sollicité vivement de leur part de s'assurer par ses propres yeux d'une merveille qu'il ne voulait pas croire, d'après leur rapport, il se rendit enfin à leurs sollicitations. Lorsqu'on lui eut montré le dessus de la boîte; merveille, s'écria-t-il : "Est-il donc possible que dans ce pays-ci, on n'ait pas encore entendu parler de microscope ? Ceci est un microscope, — oui, un microscope, vous dis-je." Mais personne ne comprenait ce que cela voulait dire : on ne connaissait pas plus le mot que la chose ; quelques uns commençaient à le soupçonner de sorcellerie, et allaient le condamner comme tel, s'il ne se fut hâté de détruire promptement le charme et de dissiper l'illusion.

C'est pourquoi prenant la boîte, il en leva le couvercle dans lequel la lentille était enchâssée, et puis la renversant, il en sortit un petit scarabée armé de deux petites cornes, et qui se mit à se traîner sur la table. Le philosophe leur expliqua le mystère de l'optique en termes proportionnés à leur intelligence. Alors ce fut un nouveau sujet d'étonnement, et l'animal fut pour eux un sujet de risée, comme il en avait été un d'épouvante. Tous les soupçons dès lors disparurent : le juge déchira sa sentence, et chacun régagna sa maison en riant de cette méprise. Toutes fois des gens trop empressés, et il s'en trouve partout, publièrent cette nouvelle, mentionnèrent la boîte et la sentence du juge, sans rien dire du philosophe et du microscope."

Ce récit est une vive peinture de la manière avec laquelle les gens ignorans envisagent la conduite des Jésuites : beaucoup veulent être bien informés sur d'autres sujets, mais sur celui-ci ils n'écoutent que des oui-dire, sans se donner la peine d'entendre les deux parties, de rechercher la vérité et de s'en assurer par eux-mêmes. *Lecteurs, ne vous laissez point tromper : Vous ne connaissez point les Jésuites.* Dans l'*Albion* de New-York quelques uns semblent voir "le scarabée à cornes" et peut-être ont-ils été épouvantés par la vue du monstre, et ont appelé les Jésuites comme "le P. Tanner" était appelé, "conspirateurs," et quelque chose de pis. Le manque d'informations exactes, forme la lentille, à travers laquelle on regarde les Jésuites comme des monstres épouvantables là où ils sont inconnus : otez la "lentille," renversez "la boîte" des préjugés, faites sortir le "scarabée monstre" créature de votre imagination, et alors vous verrez les Jésuites dans leur propre caractère dont il n'y a pas à douter ; et comme une société où l'on voit les hommes les plus savants, les plus fervens chrétiens, les plus courageux missionnaires dans le monde, et par conséquent, les plus généreux bienfaiteurs du genre humain. Pour prouver ce que j'avance, je pourrais remplir des volumes des témoignages avantageux sortis de la bouche de protestans éclairés. Voici ce que disait le chancelier Bacon, en parlant de cette société de prêtres si célèbre et si persécuté : Puisque vous êtes tels, plutôt à Dieu que vous fussiez des nôtres. Ce noble tribut de louanges de la part d'un grand homme, vaut beaucoup mieux que toutes les calomnies et les injures qu'une presse ignorante peut vomir contre elle.

L'éloge de l'immortel Bacon sera toujours prisé et admiré par les hommes savants et intelligents ; les blâmes et les mensonges de ces diffamateurs mariés ont aussi des admirateurs, mais parmi les sots ! Un lecteur sincère, "*bien qu'il lise trop vite, pour réfléchir*" n'a pas besoin qu'on lui dise "par avance" lequel des deux caractères, ci-dessus mentionnés, doit être choisi et suivi de préférence.

Trompés comme l'on été beaucoup de lecteurs imprévoyants par l'éditeur de l'*Albion* et par d'autres esprits méchants, il ne faudrait pas s'étonner si on venait à s'imaginer qu'il est le scarabée et que toutes les faussetés qu'il a écrites contre les Jésuites en sont comme les cornes. En le regardant à travers la lentille de sa nouvelle feuille remplie de faussetés, ils peuvent le considérer de

renavant comme un *monstre moral*, et ne le désigner plus par la suite que par le titre très-distingué, "éditeur scarabée à cornes !" Comme il écrit d'après les sentimens et la méchanceté de sa fourberie perverse, ils peuvent se méprendre, en le regardant dans son office comme le "diable dans la boîte." Quelques uns dans leur épouvante, et d'autres par plaisanterie, peuvent également être disposés à dire "je te renonce, Satan."

L'avis que donna un honnête juif concernant les Apôtres contient une leçon très-instructive pour l'éditeur de l'*Albion*, et *id genus omne*—Ainsi que pour toute sa parenthèse d'hypocrites, au regard des Jésuites : "Cessez de tourmenter ces gens là, et laissez les aller; car si ce conseil ou cette œuvre vient des hommes, elle se détruira d'elle-même ; mais si elle vient de Dieu, vous ne sauriez la détruire, et vous seriez même en danger de combattre contre Dieu." On a employé contre les Jésuites, la calomnie, la violence, mais ils demeureront, malgré tout, disciples invincibles de Jésus. Ils ont été pendant un temps chassés par la tempête qu'une hypocrisie chagrine, et cruelle souleva contre eux ; ils ont été battus par les flots courroucés des passions humaines ; mais la voix de leur divin maître sera toujours plus forte que le bruit des tempêtes, et l'huile de leur charité continuera en pénétrant sans cesse dans les eaux troublées de la société humaine, et se répandra graduellement sur les flots les plus élevés, et les soumettra à un calme d'une mer paisible."

— Voici un état des baptêmes, sépultures et mariages qui ont eu lieu dans la paroisse de Montréal pendant l'année 1845, ceci ne comprend que les catholiques.

	Baptêmes.	Sépultures.	Mariages.
Canadiens	1532	1711	Canadiens 303
Irlandais	1023		Irlandais 202
	2560		505

— La Reine a refusé sa sanction au Bill du divorce que notre législature avait passé l'an dernier en faveur du capitaine Harris.

Mgr. Blanchet.—Ce prélat était de retour à Paris le 30 novembre, après avoir visité Liège, Bruxelles, Gand, Anvers et Namur. Il avait obtenu huit nouvelles Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, de la dernière ville, et six Frères des Ecoles Chrétiennes de Paris. Il avait aussi à sa disposition deux prêtres séculiers. Il entretenait toujours l'espoir que les diocèses de Québec et de Montréal lui fourniraient quelques prêtres canadiens. Le temps de son départ pour la Colombie n'était pas encore déterminé.

— Un journal anglais parlant des conversions qui se font en Angleterre, mettait au nombre des convertis deux filles de lord Gosford.

— Au premier bruit de l'arrivée probable de l'empereur Nicolas dans la capitale du monde catholique, toute la ville avait été mise en émoi. Le peuple romain n'a pu s'empêcher de manifester une sorte de curiosité impatiente à la nouvelle que le Czar pourrait d'un jour à l'autre entrer dans ses murs. On publiait dans plusieurs journaux que de grands préparatifs se faisaient pour la réception du grand empereur, et suivant la prétendue nouvelle officielle de la *Gazette d'Innsbourg*, il devait arriver le 18 novembre, or cette époque on ne savait rien de positif à Rome à ce sujet. Si cette visite impériale a lieu, ce qui n'est pas à désirer, et qui laisse encore des doutes, le Czar sera reçu avec le calme et la dignité d'une affliction qu'on ne cherchera pas à lui déguiser. Plusieurs réunions de cardinaux ont eu lieu à ce sujet. Le Czar peut arriver, il ne trouvera pas le St. Siège au dépourvu.

Le peuple romain, qui sait caractériser les choses et les hommes par l'un de ces mots incisifs qui déchirent comme un trait, ne désigne plus le Czar que par le nom de *fouetteur de nunes*, *frustatore di nonne*. Le pape a reçu en audience la vénérable Supérieure des Basiliennes, cette sainte femme échappée comme par miracle aux tortures du martyre. On se formera facilement une idée des témoignages d'intérêt et d'affectueuse admiration que le père commun des fidèles s'est plu à répandre sur cette humble religieuse qui porte dans tout son corps les stigmates de la persécution.

— Les patriarches de Constantinople en se séparant du Siège de Pierre tombèrent sous la dépendance presque absolue du pouvoir civil. Plus des trois quarts des sectateurs de l'Eglise Grecque ne reconnaissent d'autre autorité temporelle et spirituelle que celle du *très-pieux* empereur Nicolas. Les principautés de Valachie et de Moldavie, délivrées des vexations des haspouds grecs, ont voué une haine éternelle au nom grec, et l'autorité du patriarche est absolument nulle sur le clergé de ces principautés ; c'est donc trois

millions à retrancher du patriarcat. La Serbie depuis qu'elle s'est constituée libre du joug des Turcs, entend bien s'être affranchie du despotisme religieux du patriarcat grec. L'Église d'Athènes a déclaré dernièrement qu'elle ne relevait que d'elle-même. Enfin Méhémet-Ali, quoique musulman, prétend que la nomination des patriarches et évêques de l'Égypte, lui appartient; aussi refuse-t-il absolument de reconnaître les nominations faites par le saint Synode de Constantinople. Le patriarcat n'en continue pas moins à s'*élever* patriarcat œcuménique.

— Nous apprenons par une correspondance adressée à l'*Univers* que la religion catholique n'est plus proscrite en Norwège, que par suite d'une loi religieuse du 19 juillet 1815, la position des catholiques s'est améliorée considérablement. Voici quelques dispositions de cette loi : 1°. Toutes les confessions chrétiennes en Norwège jouissent de la liberté religieuse : 2°. Tout service divin se fera publiquement : 3°. L'éducation des enfants issus de mariages mixtes dépend de la volonté des parents : 4°. Les enfants qui ne sont pas élevés dans la religion luthérienne, mais fréquentent les écoles luthériennes, ne sont pas obligés de devenir luthériens : 5°. Toutes les anciennes lois religieuses sont abolies... Les préjugés contre la religion catholique disparaissent de jour en jour.

Errata.— Il s'est glissé une erreur dans notre dernier numéro à l'article qui commence par ces mots : "Dimanche, 2 novembre," il faut lire ainsi : Maintenant écoutant soit les concerts des anges, ou les malédictions des fumés. Ces paroles ne sont pas étrangères dans la bouche d'un prédicant presbytérien.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

ROME.

Correspondance particulière de l'Univers.

Rome, le 5 novembre 1815.

— Le Pape s'est rendu le 21 de ce mois, avec son cortège ordinaire, à la basilique de Saint Paul hors les murs, où Sa Sainteté a été reçue à la porte de la chapelle des Saintes-Reliques par S. E. R. Mgr. Jacques Antonelli, trésorier, ainsi que par le chapitre, des moines bénédictins. Après avoir fait sa prière dans la chapelle de Saint-Benoît, où se trouve temporairement le Saint-Sacrement, le Souverain-Pontife se rendit à Paul et de la confession pour y vénérer le tombeau de l'apôtre des Gentils. Le Pape fit ensuite le tour du nouvel édifice, heureux de voir que les travaux avaient surpassé son attente. Sa Sainteté a remarqué le nouveau pavé de marbre de choix de différentes couleurs de la chapelle du Saint-Crucifix, les magnifiques vitraux exécutés dans celle de Saint-Etienne, ornée des plus beaux marbres anciens, et dont la base est en marbre africain, les pilastres en rouge antique, et les parois de marbre dits *salle bassi*, ainsi que les esquisses de deux tableaux des peintres Podesti et Coghetti, représentant deux faits de la vie du premier martyr de la sainte église. Ce ne fut pas avec moins de plaisir que le Pape observa combien les travaux avançaient dans le vaisseau de la basilique (il n'y a sous le toit que la croix), et Sa Sainteté apprît avec un vif sentiment de joie de l'architecte de la basilique, M. le chevalier Louis Poletti, que l'année prochaine l'édifice pourrait être rendu au culte et entièrement terminé. En sortant de l'église, le Saint-Père voulut revoir les bases des colonnes et les pilastres formés des blocs d'albâtre que, l'année 1811, Méhémet-Ali, vice-roi d'Égypte, avait envoyés au Père commun des fidèles. Après avoir donné les éloges les plus mérités au zèle de S. Em. le cardinal Mattèi, président de la commission, et remercié Mgr. Antonelli, trésorier, et l'architecte Poletti, le Souverain-Pontife rentra au Vatican.

FRANCE.

— On écrit de Liège :

" Les travaux de réédification et de restauration des monumens religieux et historiques de notre cité ont pris, depuis quelques années, un développement remarquable; ce ne sera plus seulement la magnifique basilique de St.-Jacques sur laquelle se porteront toutes les sympathies des antiquaires et des artistes; mais St. Martin, Ste. Croix, le Palais, et, à ce que l'on nous assure, St. Paul se partageront bientôt leurs soins et leurs loisirs."

— On écrit de Montpellier, le 14 novembre :

" Hier a eu lieu dans l'église cathédrale un service funèbre pour ces héroïques religieuses Basiliennes dont les souffrances et la sainte mort ont si vivement ému toutes les âmes catholiques."

" Tous les Polonais résidant à Montpellier ou dans les environs, s'y sont rendus, et y ont assisté avec un recueillement et un respect dignes de la sainte cause des victimes qu'ils pleuraient et qui est aussi leur cause."

" Monseigneur, qui est absent, était représenté à cette cérémonie par ses deux vicaires-généraux : l'un d'eux a célébré la messe de *Requiem*, en présence du chapitre de la cathédrale."

" Les Sœurs de la Charité et les Dames de la Conception étaient venues en grand nombre."

" Une foule de fidèles, de tout âge, de tout sexe, de toute condition, et aussi de toute opinion, ont pris part à cette démonstration de pieuse fraternité pour les catholiques de Pologne."

Le protestantisme jugé par Napoléon.— Il y a peu de temps, une feuille protestante, le *Semeur*, disait : " Le catholicisme est un culte sans vérité et sans pudeur; ses cérémonies une imposture, une superstition qui abrutit l'esprit et endort la conscience." Pour toute réponse à ces a-ténités, nous citerons le jugement de Napoléon sur le protestantisme; ce jugement, publié par le chevalier de Beaumont, a été recueilli à Sainte-Hélène, par le comte de Montholon.

" Le catholicisme, disait Napoléon, est la religion du pouvoir et de la société, comme le protestantisme est la doctrine de la révolte et de l'égoïsme. La religion catholique est la mère de la paix et de l'union."

" L'hérésie de Luther et de Calvin est une cause éternelle de division, un ferment de haine et d'orgueil, un appel à toutes les passions."

" Le clergé catholique a présidé à la fondation de la société européenne; ce qu'il y a de meilleur dans la civilisation moderne, les arts, les sciences, la poésie, tout ce dont nous jouissons est son ouvrage. Tous les éléments d'ordre qui assurent la paix des états sont encore un de ses bienfaits."

" Au contraire, le protestantisme a signalé sa naissance par la violence, par les guerres civiles. Après avoir détruit l'autorité par un esprit de doute et par une critique de mauvaise foi, l'hérésie a préparé, par l'affaiblissement de tous les liens sociaux, la ruine de tous les états. L'individu, livré à lui-même, s'abandonne au scepticisme. Le besoin de croire, de se confier à son semblable, est la base de tous les rapports des hommes entre eux: on a sapé cette base."

" L'anarchie intellectuelle que nous subissons est une suite de l'anarchie morale, de l'extinction de la foi, et de la négation des principes qui a précédé."

" Bientôt nous subirons les convulsions de l'anarchie matérielle: quand les riches auront mis tout frein de côté, le peuple se précipitera aussi vers les jouissances matérielles. L'Europe est atteinte du mal de l'idéologie, mal incurable; elle en mourra. Les plus belles idées du monde n'ont de valeur que par leur réalisation: si les idées ne se personnifient, politiquement parlant, ce sont des rêves."

" Si le protestantisme a vraiment, comme on le dit, développé l'esprit industriel, augmenté le bien-être matériel, ce léger avantage, qu'on pouvait obtenir avec le catholicisme, est largement compensé par toutes sortes de maux causés par le libre examen, sans parler de ceux qui sont imminens pour l'avenir."

" Un protestant honnête homme ne peut pas ne pas mépriser Luther et Calvin, ces violateurs éhontés du second commandement de Dieu. L'idée de Dieu est inséparable de la foi à la parole. Qu'espérer de bon de ces deux religieux catholiques, déserteurs de leur covenant et de la foi jurée? Ils étaient liés par les vœux les plus solennels, et qui obligent le plus étroitement ceux de leur religion: ils y renoncèrent sans avoir aucune excuse! Ces deux apostats ignoraient-ils que le serment est la base des sociétés? Ils ont mis de côté le célibat, pour favoriser, pour assouvir leur luxure et celle des princes qui les protégeaient. Sont-ce là des hommes de Dieu? Un Henry VIII, un Luther, un Calvin peuvent-ils être des agents, des intermédiaires de la divinité? D'ailleurs, qu'est devenu le protestantisme primitif? les protestans n'en ont rien retenu si ce n'est la maxime absurde de ne s'en rapporter qu'à soi sur les matières religieuses. Aussi, de nos jours les protestans ne s'entendent pas plus entre eux qu'avec nous autres catholiques."

" On compte 70 sectes reconnues: on en compterait 70,000, si l'on consultait chaque protestant sur sa croyance."

" Et comment en serait-il autrement? est-il un lien assez fort pour réunir des hommes qui croient plus à eux-mêmes qu'à des règles définitives et à un symbole? qui n'admettent ni base fixe, ni autorité? qui demain, peuvent rejeter ou démentir leurs croyances d'aujourd'hui?"

" Peut-être on finira par s'entendre avec un schismatique, parce qu'ici la porte n'est pas ouverte à toutes les nouveautés. Il y a une limite à l'erreur. Un schismatique reconnaît invariablement les mêmes dogmes, parce qu'il demeure soumis à une autorité."

" L'empereur Alexandre et moi, nous aurions peut-être rétabli l'unité entre les communions chrétiennes. Nous en avions conçu le projet; cela était possible. Mais ce serait une folie de penser à un rapprochement avec un protestant, qui croit au dogme de son infailibilité et à la souveraineté monstrueuse de l'individu."

" Où trouver un point de ralliement avec des sectaires dont la secte est fondée sur une base aussi mouvante que le droit pour chaque individu d'interpréter l'Évangile suivant les inspirations de sa conscience, sans assujettissement aucun, ni à la tradition, ni à l'autorité?"

" Il est vrai que le catholicisme est un océan de mystères; mais, outre que le protestantisme les admet presque tous, la religion catholique possède des avantages qui me la feront toujours préférer à tout autre. Elle est une, elle n'a jamais varié, et elle ne peut changer. Ce n'est pas la religion de tel homme, mais la vérité des conciles et des papes, qui remonte sans interruption jusqu'à J.-C. son auteur."

" Elle possède tous les caractères d'une chose naturelle et d'une chose divine; elle plane au dessus des passions et des vices; elle est un soleil qui éclaire notre âme avec mystère et majesté; elle est infiniment supérieure à notre esprit, et, malgré cette supériorité, très-appropriée aux plus communes intelligences, sa vertu est une vertu cachée, qui est au dedans de l'homme, comme la sève au dedans des arbres."

" Telle est la religion catholique, qui met l'ordre partout, qui est à la base de

lion social et un lion religieux, qui fortifie le pouvoir, qui prêche à tous l'union et l'amour, et qui persuade merveilleusement à chacun son devoir."

Conversions parmi les Juifs.—Presque toutes les semaines, les journaux annoncent quelques conversions parmi les Juifs, surtout en France et en Italie. Plusieurs musulmans ont également reçu le baptême, quelques uns à Rome, d'autres à Marseille et dans d'autres lieux. Dernièrement, dans une des réunions de l'Archiconfrérie du Cœur Immaculé de Marie, dans l'église de Notre-Dame-des-Victoires à Paris, on a recommandé aux prières des membres de l'Archiconfrérie cent seize Juifs en qui la grâce avait commencé à opérer la conversion, et parmi lesquels dix à douze devaient recevoir prochainement le baptême. Ceux-mêmes qui ne se convertissent pas encore, se défont du moins peu-à-peu de cet esprit d'hostilité qui les éloignait du christianisme. Dernièrement le président du consistoire israélite de Paris, M. Worms de Romilly, a donné sa démission, pour être libre de faire élever ses enfants dans un établissement catholique. Déjà le même exemple avait été donné par l'ancien président du même consistoire.

LE PAYS DE GALLES

—Un heureux essai vient d'être fait dans le pays de Galles, et donne lieu d'espérer que cette partie de l'Angleterre pourra bientôt être entièrement reconquise au catholicisme. On sait que les habitants de ce pays sont en Angleterre, comme les Bas-Bretons en France, séparés des populations qui les entourent, par leurs habitudes, leurs mœurs et surtout leur langage; ils n'ont jamais formellement embrassé le protestantisme, et si le catholicisme s'est peu-à-peu affaibli et presque éteint parmi eux, ce n'a été que par le défaut d'instruction et l'impossibilité qu'il y avait, sous un gouvernement persécuteur, d'y avoir des Prêtres qui entendissent et parlassent leur langue. Ce dernier obstacle vient d'être levé. La langue galloise a la même origine que le bas-breton, et celui qui entend l'une des deux langues peut facilement faire usage de l'autre. Un Prêtre bas-breton ayant passé dans le pays de Galles, a pu presque immédiatement se mettre en communication avec les habitants, et a été accueilli par la population avec bonheur. Il paraît que les Gallois se montrent plus disposés à donner leur confiance à des Prêtres bas-bretons, qu'à des Anglais et même à des Irlandais; ce qui est, sans doute, le résultat de l'affinité des langues et de la conformité des usages.

Ces faits sont attestés par une lettre de Mgr. Brown, dans le district duquel se trouve le pays de Galles, qui se propose d'établir dans ce pays une mission de Prêtres venus de la Basse-Bretagne. On attend avec confiance de cette mesure les plus consolants résultats.

SUISSE.

—L'on sait que la faction radicale, pour faire face à l'institution des Jésuites à Lucerne, avait résolu d'acheter le domaine Neuf en Argovie, où Pestalozzi avait jeté les fondemens de son système d'éducation impie et rationaliste. Non-seulement la souscription ouverte dans ce but n'a pas pu se réaliser, mais 28 pasteurs réformés présentèrent, à ce sujet, d'énergiques remontrances au grand-conseil. Cette pétition a été entièrement supprimée, afin de dissimuler les dissidences qui, à cette occasion, s'étaient élevées au sein même du protestantisme.

POLOGNE

—Le chanoine Lomniki, Curé de la ville de Bar, en Pologne, ayant voulu faire quelques réparations à son église qui menaçait d'ensevelir les Fidèles sous ses ruines, a été, pour se fait, arrêté par ordre du gouvernement Russe et exilé dans un lieu où on ne lui permet même pas d'offrir le saint sacrifice. L'empereur de Russie, en empêchant la réparation des édifices consacrés au culte catholique, espère forcer les Catholiques à fréquenter les églises desservies par le clergé schismatique.

Un autre ecclésiastique, l'abbé Ozarowski, qui a été pendant dix ans supérieur du séminaire de Luck, accusé d'être en correspondance avec Rome, a été, sans plus ample informé, condamné à mort. L'empereur, par un raffinement de cruauté déguisé sous le nom dérisoire de clêmeuce, a changé sa peine en celle des travaux forcés à vie dans les mines pestilentielles de Naiczusk, commutation qui équivaut à une augmentation de peine; l'Eglise perd dans cet excellent Ecclésiastique un des plus zélés défenseurs de la foi, et la Pologne un de ses meilleurs Pasteurs; mais la religion y gagnera un martyr de plus.

Ces faits choisis entre mille autres, montrent jusqu'à quel excès le Czar porte la haine du catholicisme et l'esprit de persécution. Le tyran ne reculera devant aucun moyen pour accomplir ses odieux projets, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de briser sa puissance.

NOUVELLES POLITIQUES

CANADA.

—Nous traduisons ce qui suit de la correspondance de Londres de la Gazette de Québec, en date de 3 décembre :

"J'ai les meilleurs moyens de savoir que notre gouvernement est parfaitement rassuré quant aux résultats des négociations sur la question de l'Orégon. S'il faut la guerre, eh bien ! qu'elle vienne. Dans six mois on ne verra pas un seul navire américain sur l'Océan. On vient d'opérer un enrégimentement de tous les navires à vapeur appartenant aux ports du Royaume Uni, capables d'être armés et employés comme bâtimens de guerre. Nos magasins de marine se remplissent promptement de tous les objets qui constituent le matériel pour les hostilités. J'ai vu le projet du rapport très-important auquel je viens de faire allusion. Vos lecteurs, et vos voisins les A-

méricains aussi, seraient bien étonnés de la force en bâtimens à vapeur que notre gouvernement pourrait mettre en mer. Le document m'a été montré en confidence et je ne puis, à présent, vous donner de chiffres; mais un vieux capitaine qui avait été chargé de faire rapport sur les bâtimens à vapeur de la compagnie par laquelle il est employé, a fait cette piquante remarque :

"Quoi ! il y en a tant de propres à être armés en guerre ? Par D— ! mettez-les bout à bout et ils formeront une ligne d'ici à la baie de Biscayo." Il peut y avoir ici de l'exagération; mais si la république aboie, que ses gouvernans soient assurés que la Grande-Bretagne est prête à mordre. Dans trois mois nous aurions équipé une flotte de bâtimens à vapeur, en dehors de la marine royale, qui anéantirait le commerce américain avec les ports étrangers, et il resterait aux Etats du Nord et du sud à terminer leur vieille querelle comme ils l'entendraient. On croit que les Américains du Sud, malgré les défauts qu'on leur reproche (et ils ne sont pas en petit nombre), sont pour le maintien de la paix. On s'est moqué ici de la monstrueuse absurdité mise au jour par le *New-York Herald*, que nos manufacturiers seraient ruinés par la guerre. Où les planteurs du Sud peuvent-ils trouver un débouché pour leur coton ailleurs qu'ici ? Que les partisans de la guerre avec nous se rappellent que nous pourrions bien ouvrir nos ports aux cotons et autres produits de l'Egypte, etc., au grand préjudice de l'Amérique.

—On trouve sur le *Canadien* le nombre de vaisseaux naufragés depuis le mois d'avril 1845 jusqu'aux dernières navigations; il se monte à 40. Voici ce que l'on raconte de particulier sur le naufrage du *Montreal*, commandé par le capitaine Douglas.

On nous a communiqué une déclaration de M. Louis Roy, juge de paix, datée de l'endroit nommé le *Grand-Capucin*, à six lieues en deçà de Sainte-Anne des Monts, le 17 décembre, et adressée à M. Price, confirmant la triste nouvelle du naufrage du *Montreal*, capitaine Douglas, et de la perte de tout son équipage et ses passagers. Ce lieu n'est habité que par un seul homme, un vieillard, à qui son âge et le mauvais temps, a-t-il dit, ne permettent pas d'aller porter cette nouvelle aux habitations les plus voisines, et ce ne fut que douze jours après que M. Roy ayant appris par un voyageur qu'il y avait un vaisseau tout en pièces sur le rivage du Grand-Capucin, se transporta sur le lieu. Il y trouva quatre noyés, dans la glace, sur le rivage, et les mit dans des boîtes de planches, en attendant des instructions.

Le vieillard lui dit qu'un de ces pauvres malheureux s'était échappé des flots et était mort à terre environ cinq heures après, et qu'il était mourant lors qu'il l'aperçut. Ce n'est que sur le derrière de la chaloupe que M. Roy put découvrir le nom du bâtiment, "*Montreal of London*." Ses voiles étaient toutes brisées, par petits bouts. M. Roy en a sauvé et mis en lieu de sûreté tout ce qu'il lui a été possible; entre autres objets déchirés et presque tous ses cordages, 47 barils de farine.

M. Roy a aussi trouvé sur le rivage un mât d'artinon avec ses cordages.

SUISSE.

—La *Nouvelle Gazette de Zurich* annonce que le docteur Casimir Pfyfer, arrêté à Lucerne, par suite des révélations de Muller, comme complice du meurtre de M. Leu, a été mis en liberté le 21.

ALGÉRIE.

—On voit par deux lettres du lieutenant-général de Bar, du 7 et du 8 de novembre, qu'un schérif, qui se dit frère de Bou-Maza, et que les Arabes disent être Bou-Maza lui-même a été arrêté par la tribu des Beni-Zoug-Zoug. Il se dit envoyé de Dieu pour soulever les populations de l'est contre les infidèles et faire triompher la sainte religion des vrais croyants. Par suite de son arrestation, la tranquillité va se rétablir, et déjà les tribus soulevées demandent l'amour.

Une colonne légère des troupes du maréchal Bugeaud dirigée sur les Beni-Sighrin a enlevé près de 6,000 têtes de bétail, fait 300 prisonniers et tué une centaine d'hommes. Une lettre du maréchal mentionne quelques défaites éprouvées par les Arabes qui l'avaient attaqué, que le général Lamoricière avait battu et soumis les Tfaras et les Kossel, que tout était tranquille autour de Miliana, et dans le cercle de Chuchell: qu'Abd-el-Kader était rentré probablement dans le Maroc, après avoir échoué dans sa tentative d'insurrection générale: cependant voici ce qu'on écrit de la ville d'Oran du 5 novembre: "*Abd-el-Kader* que l'on croyait hors d'état de nous nuire prépare en silence et avec une grande activité un mouvement dont on ne peut calculer les conséquences: d'après les tristes évènements de septembre, malheureusement répandus dans le Maroc."

Le nom d'Abd-el-Kader est dans toutes les bouches. Toutes les tribus l'appellent le prince des croyants et sont prêtes à marcher avec lui: mais ce qui est plus grave, c'est que le mouvement en sa faveur se propage avec une rapidité inouïe et que probablement Abdherralman va se trouver dans l'alternative de déclarer la guerre à la France ou d'être détrôné: on ne croit pas qu'Abd-el-Kader soit venu dans la province d'Oran dans l'espoir de reconquérir l'Algérie, mais seulement, il a voulu frapper un coup terrible dont le résultat était de mettre à sa disposition la plus grande partie des tribus de la province d'Oran.

DECES.

A l'Asile de la Providence, à l'âge de 104 ans 5 jours, la veuve Joseph Labranche, née Chayer, (Magdelaine) et baptisée au Cap Santé. Elle était veuve depuis 32 ans et demeurait à l'Asile de la Providence depuis 14 ans.

Elle conserva son jugement jusqu'à ses derniers moments. Elle a toujours témoigné une piété sincère : à 90 ans, elle fit une confession générale avec beaucoup de mémoire et de discernement. Elle s'était mariée à l'âge de 21 ans, ce qui lui faisait 51 de mariages et 32 de veuvage, en tout 83 ans. *Requiescat in pace.*

LE MARCHANT ET SON FILS.

Suite et fin.

Pour la première fois, depuis de longues années, l'aurore ne trouva pas à M. Delmont à son bureau. Il était à l'église, épiant tout, regardant tout : ravi de ne pas rencontrer son fils, il alla s'asseoir auprès de Léonide pour observer sa tenue. Cette tenue était celle d'un ange. A genoux, par terre, elle pria avec tant de ferveur, qu'elle fit sur M. Delmont une vive impression. Il revint tout pensif, en se disant : « Une vertu comme celle-là vaut bien deux cent mille francs de dot ; oui. Cependant deux cent mille francs seraient si bien dans ma maison. C'est vrai ; mais cette grande fortune, à quoi me sera-t-elle bonne, si Auguste tombe malade de chagrin ? s'il meurt ? Ah ! mon Dieu s'il mourait !... Qu'il épouse plutôt cent fois cette petite sans un sou, sans une espérance. Cependant cela serait fort désagréable... Mais ce pauvre garçon est si pâle, si doux, si triste ; allons, il faut que je lui rende la vie. » Et entrant brusquement dans le cabinet de son fils : « Dis donc Auguste, j'ai réfléchi à cette jeune fille : tu l'aimes, n'est-ce pas. — Eh bien ! épouse-la, je te le permets. — Mon père, quelle bonté a pu... ? — Ah ! c'est que je viens de la voir à la messe, une messe de mort pour son père, sans doute : j'en suis encore tout attendri. Sais-tu bien que c'est une belle chose que la messe ? Cette Léonide perdue en Dieu, anéantie devant Dieu, tout cela m'a remué, je me suis dit : *Où, Dieu est là* ; et des réflexions se pressaient en foule dans mon esprit, des réflexions !... comme je n'en avais jamais fait. Ce n'est pas tout : j'ouvre mon livre ; et je tombe sur ce passage : *Ceux qui se glorifient dans leurs richesses seront entassés dans l'enfer.* Je lis l'Évangile du jour, il n'est pas plus consolant, c'est celui du Mauvais Riche : de ce riche qui est damné, de ce pauvre qui se sauve. C'était comme un fait tout exprès. Enfin, pour m'achever, voilà que mademoiselle de Saint-Brice, qui était en deuil, se lève va communier, et revient à sa place, avec une figure sraphique, mais baignée de larmes. Elle venait de prier pour son père, je parie. Son émotion me gagna, et je me dis : « Auguste priera ainsi pour moi quand je ne serai plus. » Et la mort, cette mort à laquelle je ne veux point penser, je la vis si près de moi, qu'elle me fit frémir. Sa vue dérangeait mes calculs, anéantissait de grandes spéculations à venir ; car s'il faut bientôt partir, me disais-je, qu'ai-je besoin d'augmenter ma fortune ? Et cette fortune, si je la garde dans ma caisse à trois clefs, sans en donner rien aux pauvres, ne me rasherà pas de l'enfer. Non, l'argent n'a point de cours dans ce pays-là. Cette pensée s'empara si bien de mon esprit, qu'en rentrant ici je regardai cette maudite caisse avec terreur. Un frisson parcourut mes veines, et ma conscience cria : *Voilà ton accusateur.* Ecoute, Auguste, déterre-moi quelques pauvres, je leur ferai du bien... Ne m'en amène point trop ; car, vois-tu, il faut de la modération en tout. Mais revenons, tu épouses mademoiselle de Saint-Brice, c'est décidé : elle sera la bénédiction de notre maison ; n'es-tu pas de cet avis ? — J'ai toujours pensé que là où est la vertu, là est le seul bonheur possible en ce monde. — Oui, oui, le bonheur : la prospérité dans les affaires... Allons, je vais de ce pas aller dire à M. Duval de négocier avec madame de Saint-Brice. — Si j'allais être refusé ! — La belle idée ! est-ce qu'on refuse cinquante mille livres de rente, et un mari sage et pieux comme Auguste ?... Va, va, mon garçon, je te dis, moi, que tu seras marié dans six semaines. — Dieu le veuille, mon père ! »

Et Dieu le voulut, car, deux mois après, Auguste recevait la bénédiction nuptiale, qui l'unissait à la vertueuse Léonide. Qu'elle était belle cette union de deux cœurs vertueux qui ne s'aimaient que parce que cet amour mutuel allait se perdre dans le sein du Père céleste, centre unique de leur plus chère espérance !

Le jour même du mariage, M. Delmont, quoique satisfait, disait tout bas à M. Duval : « Une dot de deux cent mille francs eût bien fait à mon négoce. N'importe, la petite est vertueuse ; puis elle prie si bien, que... » Il n'osa pas achever sa phrase, car il commençait à être honteux d'attacher tant de prix à la fortune. Tous regrets cessèrent au bout d'un an. M. Delmont, séduit par la tendresse que lui témoignait Léonide, entraîné par ses exemples, électrisé par la noblesse de cette âme si pure, par une charité active et compatissante qui la rendait la mère des pauvres, M. Delmont, dis-je, reconnut qu'il est une félicité plus parfaite que celle d'amasser beaucoup d'or. Sa maison resta sur le pied d'une simplicité qu'on ne connaît plus au-

jourd'hui ; mais elle reçut un lustre admirable de la foule d'infortunés qui venaient y chercher des secours et des consolations. Jusqu'à lors la fortune n'avait été qu'un tourment pour le vieux négociant, elle est aujourd'hui la source de ses plus douces jouissances. Son esprit calme, son cœur dilaté lui ont rendu la gaieté de la jeunesse, et il se mêle au jeu de ses petits-enfants, en s'étonnant de savoir encore rire. Ah ! c'est qu'au fond de son âme s'est réveillée une piété tendre, doux héritage dans sa famille, et que les affaires avaient entièrement étouffée en lui.

Lorsque le bon vieillard revint sur la vie laborieuse qu'il a menée, sur ses cruelles préoccupations, ses nuits sans sommeil, et qu'il compare cet enfer à sa vie douce, quoique occupée, aux pensées riantes, au sommeil calme dont il jouit à présent, il jette un regard attendri sur Léonide et dit : « C'est elle pourtant qui me vaut tant de bien ! Oui, c'est vous, ma fille. La première fois que je vous vis, c'était à l'église : la manière touchante dont vous entendiez la messe me frappa, et la pensée de la présence réelle de Notre-Seigneur sur l'autel me remplit d'une sainte terreur. Quoi ! Dieu est là, me disais-je, et voilà trente ans que j'assiste à la messe sans y penser !... Il se fit alors en moi une révolution inexprimable : je commençai par craindre celui que plus tard je devais aimer. Ma pauvre enfant, vous ne savez pas ce que c'est que cette soif de la fortune ! C'est un feu qui brûle et que le succès attise encore ; c'est un breuvage enivrant qu'un revers change en poison. S'abandonner à cette passion funeste, c'est se livrer à un bourreau qui torture la vie. Parfois je voulais prendre quelques moments de distraction, reposer mon esprit de ce bruit qui l'assourdissait. Impossible ! projets, calculs, spéculation, étaient autant de furies attachées après moi, et qui semblaient me dire d'un air moqueur : Ah ! tu veux être riche et tranquille... non, non, il n'en est pas ainsi. Tu auras de l'or ; mais du bonheur, jamais ! — Mon bon père, est-ce que ces réflexions ne vous avaient jamais frappé ? — Et les avaient traversés mon esprit, mais si confusément !... avais-je le temps de penser, de sentir, de savourer même mes succès ?

« O mes enfants, de quel abîme Dieu m'a tiré dans sa miséricorde ! Je n'assiste plus à la messe sans me dire : C'est ici que Dieu s'es laissé attendre à la voix d'un ange. Léonide intercédait sûrement pour les pécheurs, et je fus converti. Si l'on comprenait bien toute la sublimité du saint sacrifice, l'univers changerait de face, parce que les hommes trouveraient dans l'adorable victime un frein à toutes leurs passions, un remède à tout leurs maux. »

BUREAU DES PERTES DE 1837-38, BAS-CANADA.

Garderobe de l'Assemblée Législative.

Montréal, 22 décembre 1845.

AVIS PUBLIC est par le présent donné que les Commissaires nommés pour s'enquérir des pertes souffertes par les sujets de Sa Majesté, pendant les troubles du Bas-Canada, en 1837-38 et de celles qui en proviennent et en résultent, siègent journellement dans le Garderobe de l'Assemblée Législative, en cette cité, depuis 10 heures A. M. jusqu'à 3 heures P. M.

Toutes les réclamations devront être par écrit et adressées comme suit : à J. G. BARTHE, Ecuyer, Secrétaire de la Commission.

Par ordre

J. G. BARTHE,
Sec. Com. sur les Pertes.

☞ A être inséré deux fois par semaine dans tous les journaux publics de Bas-Canada, jusqu'à nouvel ordre. — 30 décembre.

AVIS AUX INSTITUTEURS.

A VENDRE,

LE PETIT ABRÉGÉ DE GÉOGRAPHIE ET D'HISTOIRE DU CANADA, suivi de *Notions sur la Grammaire Anglaise et sur l'Arithmétique.* — Prix, 5 shillings la douzaine ; 6 deniers en détail. — S'adresser au Bureau des MÉLANGES ou à l'ÉVÊCHÉ.

LIVRES

A L'USAGE DES

ÉCOLES CHRÉTIENNES ET AUTRES,

A CINQ PAR CENT.

Meilleur marché que partout ailleurs.

LES Soussignés viennent encore de réduire les prix de leurs Livres à l'usage des Ecoles, il devient inutile pour eux d'en fournir de nouveau une liste avec prix, exposés qu'ils sont d'en réduire encore LES PRIX DE JOUR EN JOUR, ils s'engagent à les vendre A CINQ PAR CENT, MEILLEUR MARCHÉ QUE PARTOUT AILLEURS, POUR ARGENT COMPTANT.

E. R. FABRE & C^{ie}.

Rue St. Vincent, No. 3,
6 novembre 1845.

AGENCE D'ORNEMENS ET OBJETS D'ÉGLISE.

A MONTRÉAL CHEZ LES SŒURS GRISSES (HOPITAL-GÉNÉRAL.)
 A QUÉBEC " MM. J. ET O. CRÉMAZIE, RUE STE. FAMILLE, No. 9.
 A NEW-YORK " J. C. ROBILLARD, RUE BEAVER, No. 32.

MESSIEURS LES CURÉS apprendront sans doute avec plaisir que dans le but de faciliter leur choix et d'accélérer l'expédition de leurs commandes, les Dames de l'Hôpital Général viennent d'accorder au Soussigné, leur puissante entremise auprès du Clergé de ce Diocèse.

Les doutes qu'on aurait pu entretenir, lors d'une annonce précédente au sujet des précieux avantages de cette nouvelle voie d'importation d'objets d'église, ne peuvent manquer de disparaître aujourd'hui, en présence de la recommandation et du concours de l'Établissement si respectable qui veut bien devenir intermédiaire des ordres à remettre au Soussigné.

Dans l'exécution des objets désirés, les fabricants s'attacheront spécialement à la nouveauté des dessins, à la bonne qualité et surtout aux bas prix qui ont déjà signalé les divers ornemens livrés au clergé des États-Unis et de ce pays.

POUR PLUS AMPLES DÉTAILS, les MM. du Clergé voudront bien s'adresser à l'HOPITAL-GÉNÉRAL où sont mis en vente, quelques ornemens dont le bon goût ne peut manquer de plaire et d'obtenir de nouvelles commandes.

ON y trouvera aussi des ECHANTILLONS

DE DRAP D'OR ET D'ARGENT.
 SATINS DE DIVERSES COULEURS.
 DAMAS BROCHÉ OR OU ARGENT.
 ORFROIS DE DALMATIQUES
 " " CHAPES.

—DE PLUS—

CROIX DE CHASUBLES ASSORTIES,
 ÉTOILES PASTORALES
 SUR DAMAS BLANC, VERT, VIOLET, CRAMOISI ET NOIR.
 BROCHÉ OR OU ARGENT AVEC OR SANS COULEURS.
 GLANDS DE DALMATIQUES ET D'ÉTOILES.
 FRANGES ET GALONS OR FIN
 " " OR MI-FIN,
 " " SOIE JAUNE ET BLANCHE.

Il est important d'observer que le but de l'agence acceptée par les DAMES DE L'HOPITAL-GÉNÉRAL n'étant que de concentrer les ordres de ce diocèse; les articles livrés à leur établissement seront tous portés aux prix de la facture originale qui sera adressée directement et sans entremise, si on le préfère.

N. B. Les ornemens qu'on voudra faire confectionner en ce pays, seront importés au complet des étoffes, galons et franges nécessaires et confiés si on le désire, aux talens si connus des DAMES DE L'HOPITAL-GÉNÉRAL.

J. C. ROBILLARD, 32, Beaver St.
 New-York.

ATELIER DE RELIEUR.
CHAPELEAU & LAMOTHE,

RÉMERCIENT sincèrement les Messieurs du CLERGÉ et le PUBLIC en général de l'encouragement qu'ils ont bien voulu leur donner et les préviennent qu'ils ont transporté leur atelier à la rue ST. GABRIEL, faisant face à la rue STE. THÉRÈSE à quelque pas de leur ancienne demeure.

—ET—

Ils ont l'honneur de prévenir les Messieurs du CLERGÉ, les MARCHANDS, les INSTITUTEURS et autres qu'ils viennent d'ouvrir un MAGASIN DE LIVRES D'ÉCOLES à l'usage des FRÈRES de la DOCTRINE CHRÉTIENNE et autres qu'ils vendront aux prix les plus réduits.

—AUSSI:—

Ils sont prêts à exécuter toutes RELIURES de LIVRES suivant les ordres qui leur seront donnés, et aussi promptement que possible. Ils espèrent par leur assiduité, leur attention et la modicité de leurs prix, s'assurer un PARTAGE des OUVRAGES.

CHAPELEAU & LAMOTHE.

Montréal, 19 juin 1845.

A VENDRE

A CE BUREAU ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES
 ET MARCHANDS DE CETTE VILLE,

LE CALENDRIER POUR 1846.

Prix: £1 la grosse; 2 schellings la douzaine.
 7 Novembre 1845.

PROSPECTUS

DE LA
 PUBLICATION D'UNE NOUVELLE
 CARTE GÉOGRAPHIQUE
 DU
 CANADA
 ET DES PROVINCES ADJACENTES, &c
 PAR
 JOSEPH BOUCHETTE, D. A. G.

LE SOUSSIGNÉ ayant pris des arrangements pour la publication de la Nouvelle Carte ci-dessus mentionnée, désire soumettre au public le Prospectus suivant:

PLEINEMENT convaincu de l'utilité et de l'importance d'une Nouvelle Carte de la Province du Canada, démontrant la multiplicité et l'étendue des améliorations locales qui ont marqué l'avancement du Pays dans le cours des dernières quinze années, l'AUTEUR, depuis l'Union des Provinces du Bas et du Haut-Canada, s'est laborieusement occupé du renouvellement, de la révision et de l'amélioration de sa Carte des Colonies de l'Amérique Britannique du Nord, publiée à Londres en 1830.

La Carte, ainsi améliorée, contient non seulement un aperçu fidèle du CANADA-UNI, mais embrasse aussi une exacte délimitation géographique des Provinces du Nouveau-Brunswick, de la Nouvelle-Ecosse, de l'Île de Prince Edouard, avec en outre une grande section des États limitrophes, et la ligne de division entre les deux Pays, telle qu'établie par le Traité de Washington en 1842.

Elle comprend de plus, sur une échelle détachée, cette section des Domaines Britanniques qui se trouvent entre les Océans Atlantique et Pacifique, et qui s'étend vers le Nord jusqu'aux Mers Polaires, faisant voir les découvertes les plus récentes et le résultat des recherches qui ont eu lieu en cette partie des régions arctiques, et comprenant en même temps le Territoire de l'Orégon.

Dans ses détails, la Carte contient une délimitation scrupuleuse des divisions et subdivisions actuelles du Canada en Districts, Comtés, Seigneuries et Townships; ses organisations municipales et judiciaires; les noms et localités des Paroisses; les Villes et Villages; Canaux et Chemins de Fer, Chemins pavés en Bois et Macadamisés, distinguant les Routes et les Bureaux de Poste, non-seulement du Canada mais aussi des Provinces voisines.

Le tout, couché sur une projection géographique, et sur une échelle de 14 milles au pouce, formera une Carte de sept pieds sur quatre (7 x 4.)

Dans la construction de sa Carte, l'AUTEUR a apporté le plus grand soin et la plus grande attention, et dans sa compilation, a eu recours à des documents dont l'exactitude et l'autorité ne laissent aucun doute; et dont une portion considérable a été recueillie par lui-même à de grands travaux et d'après des informations personnelles qu'il a puisées de sources généralement officielles et authentiques.

L'AUTEUR ose croire que d'après l'état amélioré de la Province et l'Union récente, la publication d'une telle Carte serait d'un intérêt important et utile au Public; mais connaissant la grandeur et le coût de l'entreprise, il a supplié l'aide de la Législature Coloniale, et prend maintenant la liberté de solliciter l'encouragement libéral et le patronage du Public, sans lesquels il ne pourrait espérer de pouvoir accomplir la tâche qu'il est sur le point d'entreprendre.

La Carte sera gravée par les meilleurs Artistes soit d'Angleterre ou des États-Unis.

Le prix de la Carte sera, aux Souscripteurs, de £2 10s. en feuilles—ou £3 montée sur toile et rouleaux.

Les Messieurs de la campagne qui désirent souscrire pourront le faire par lettre, port-franc, adressée à Montréal à

ROBERT W. S. MACKAY
 Libraire, No. 115, rue Notre-Dame.

Le Clergé, les maîtres de poste ou autres résidant dans le pays qui procureront dix souscriptions et qui répondront pour le même nombre, recevront une copie de cette Carte, exempte de toute charge.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le Mardi et le Vendredi. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement. On s'abonne au Bureau du Journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LEPROUX, libraires de cette ville.

Prix des annonces. — Six lignes et au-dessous, 1re insertion,	2s.	6d.
Chaque insertion subséquente,		7½d.
Dix lignes et au-dessous, 1re insertion,	3s.	1d.
Chaque insertion subséquente,		10d.
Au-dessus de dix lignes, 1re insertion par ligne,		4d.
Chaque insertion subséquente,		1d.

PROPRIÉTÉ DE JANVIER VINET, PRÊTRE.